

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entered at the Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Lundi, 24 août 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

Je comprends! Avoir tout espéré, avoir tout osé, être monté si vite et si haut et, tout près de ce rang suprême qu'on ambitionne, sentir d'abord que l'édifice s'ébranle, puis qu'il se lèze, puis qu'il va crouler tout entier! Oh! rage, oh! impuissance! Ne rien pouvoir faire! Il faut au moins se venger. Et comment? Il y a dans ce ménage émulation d'orgueil et de colère. Comme on est d'accord sur le dénoûment; tuer cet homme. Comme la femme, après tout, tire aussi bien que l'homme et, après tout, court moins de risques, c'est elle qui se chargera, c'est elle qui s'est chargée de la besogne.

Messieurs les jurés, j'ai fini. Et cependant tout peut-être, tout certainement, n'est pas dit encore. Je ne suis ici qu'un avocat comme Me Seligman, je ne suis ici que l'avocat de deux pauvres enfants dont on a tué le père, dont les larmes réclament de vous justice. Mais à côté de ces intérêts-là, il y en a de plus sacrés et de plus respectables, s'il est possible, qu'offense un tel crime, car ce crime ébranle les assises sur lesquelles reposent l'honneur et la vie d'une nation. Cet intérêt-là, je ne le représente pas; mais vous allez entendre, au nom de la société, M. le procureur général.

LE VŒU DE LA FRANCE.

Ah! monsieur le procureur général, — si vous me permettez

très respectueusement de m'adresser à vous — je vous dirai que, pour la première fois peut-être et sans doute la dernière, j'envis vos hautes fonctions. Vous savez, n'est-ce pas, si je suis attaché à ma robe d'avocat... tissu léger, armure impénétrable, où s'est protégée pendant trente ans mon indépendance et qui sans doute me la donnera jusqu'à la fin... Mais tout de même, aujourd'hui je voudrais avoir votre robe rouge et votre hermine... Je m'en montera sans doute indigne, mais quelle force me donnerait, me semble-t-il, la pensée que je parle au nom de l'intérêt public, que j'ai en ce moment, en ce jour, derrière moi tous ces braves gens de France, de cette France si honnête, si laborieuse et qui a de telles réserves qu'elle survit presque intacte aux scandales répétés que lui infligent ces parlementaires; si forte, si belle que, malgré eux, en ce moment, elle est debout, calme, l'épée au côté, sûre de ses enfants... ah! de tous ses enfants, regardant sans crainte les nuages noirs qui s'amoncellent à la frontière... mais cette France, dont il ne faudrait pas tout de même abuser et à laquelle il faudrait une bonne fois démontrer qu'on est disposé à la guérir de ce mal intérieur qui la ronger: cette emprise de la politique sur la justice.

Ah jamais, monsieur le procureur général, vous ne trouverez une plus belle occasion de la combattre. Il me semble que je puiserais également une force nouvelle dans cette idée que j'ai en ce moment à côté de moi, avec moi, les femmes de France, ces femmes que nous connaissons, que nous admirons, que nous aimons: nos filles, nos sœurs, nos mères, les vôtres, messieurs les jurés, qui n'ont pas besoin d'assassiner pour prétendre ensuite qu'elles ont voulu prévenir ainsi les divulgations, la publication de lettres de leurs amants. Ah! celles-là, soyezen convaincus, elles ne veulent pas être confondues avec cette criminelle. Elles sont derrière vous, monsieur le procureur général.

Alors l'impunité... Vous allez avec votre grande et éloquente voix réclamer pour la femme qui est assise derrière vous, monsieur le bâtonnier, l'impunité? Eh bien, écoutez encore — ce sont là mes derniers mots — il y a trois mois, après les élections, un député réélu a adressé ses remerciements à ses électeurs; il le faisait avec l'assurance tranquille de l'homme qui aurait fait le rêve insensé de reprendre jamais en main le gouvernement de cet honnête pays, et voici la phrase que je recueillais dans ces remerciements et qui a figuré sur tous les murs de toutes les communes de son arrondissement:

Plus que jamais, disait-il, j'emploierai à assurer à la France et à la République, la paix, l'ordre et la stabilité.

Vous entendez bien, on ne saurait mieux dire... la paix, l'ordre et la stabilité. Et que deviennent-ils tous les trois, si un tel crime, messieurs les jurés, pouvait comporter l'impunité? Eh bien, l'homme qui a prononcé ces trois terribles paroles qui appellent sur vous, madame, la rigueur des justes lois, cet homme-là, vous le connaissez; c'est votre mari, c'est M. Caillaux!

Alors, messieurs, il ne m'importe plus de savoir si ce qu'on dit est vrai, si pour tenter de

fausser les balances de la justice ou pour tenter de violenter votre verdict, ce même homme a eu recours aux moyens qui déjà lui ont servi. Je ne vous interroge pas. L'interrogatoire de votre conscience me suffit. Mais si c'est vrai, s'il a osé faire cela, et s'il a eu l'impudence d'enquêter sur votre vie et sur vos livres opinions, alors je le dis bien haut à l'accusée: tant pis pour elle! Car vous seriez impitoyables. Vous monterez à cet homme et à son associé que cette belle institution du jury dont j'ai été tonjours l'ardent défenseur pour les garanties d'indépendance et d'impartialité qu'elle procure, vous monterez qu'elle est au-dessus de certaines entreprises, vous prouverez que le jury de la Seine n'attend de services de personne, n'en rend à personne, ne redoute personne et que vous ne voulez pas surtout que, le soir de votre verdict, les deux fils de Gaston Calmette puissent dire qu'il n'y a plus de justice en France!

Réquisitoire du Procureur Général

Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés, Au moment où je me lève pour demander de déclarer Mme Caillaux coupable d'avoir tué Gaston Calmette, mes premières paroles iront à la victime et à ceux dont elle avait l'affection, à ceux dont elle était le soutien. Devant le deuil de deux orphelins, que représente ici la partie civile, je m'incline avec respect et j'éprouve une bien sincère commiseration. De même je ne puis m'empêcher de ressentir une émotion et une pitié poignantes devant la fin tragique de celui que la mort brutale a fauché dans l'épanouissement de son talent, en pleine force comme en pleine bataille.

Pourquoi faut-il, hélas! que la bataille ait dégénéré en une lutte implacable, où il semble, en vérité que tout ait versé dans la colère et dans l'angoisse pour aboutir finalement au cercueil et à la Cour d'assises? C'est un drame bien douloureux que nous avons à parcourir ensemble. Remplissons du moins cette tâche comme il convient à une œuvre de justice, sans passion, mais sans faiblesse, sans autre souci que celui de la vérité et de la justice.

Certes, après une émotion aussi vive et une curiosité aussi ardente que celles qui se sont produites autour de cette affaire, après la publicité extraordinaire qui a été donnée à chacun des actes de l'instruction, peut-être aurez-vous besoin de faire un effort assez considérable pour proscrire de vos esprits tout préjugé, toute opinion préconçue. Cet effort, vous saurez le faire, parce que vous êtes des hommes de devoir et de conscience, des hommes dont on n'attend point de services et que, fidèles au serment que vous avez prêté, vous ne statuez sur les éléments de ce débat qu'avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à des citoyens probes et libres.

De mon côté, je n'abuserai point, je vous le promets, de votre bienveillante attention, car je puis à cette heure, me semble-t-il, être bref, avec l'espoir de ne rien omettre d'essentiel, en dégageant cette affaire de tant de détails et de tant d'incidents qui, au cours de ces longues et pénibles audiences, l'ont compliquée au point de faire trop sou-

Honneur aux braves

Le roi Albert de Belgique, et son héroïque armée viennent de montrer au monde à quel prix ils savent défendre l'Honneur, la Justice et la Liberté de la Patrie. Le monde entier a été saisi d'admiration devant le courage et la valeur de ces braves qui ont préféré la mort plutôt que de sacrifier leur Honneur et leur Indépendance.

La France, n'oubliera pas ce que le peuple et l'armée Belge ont faits pour elle. Le "Bulletin des Armées", le nouveau journal officiel qui s'imprime spécialement pour être distribué parmi les soldats, dans le but de leur faire connaître, non seulement les nouvelles, mais aussi les faits héroïques de leurs frères d'armes, consacre un article à la Nation Belge, dans nous extrayons les passages suivants:

Dimanche, 23 août. — Vingt-deuxième jour de la mobilisation. Si on nous avait dit il y a trois semaines, le premier dimanche de la guerre, que la France, vingt-deux jours après, aurait fini ses préparatifs, et que ses frontières n'auraient pas été violées, personne n'aurait pu le croire.

Nous savons le prix qu'il en a coûté à la présente situation. Nous savons aussi quels sont les véritables auteurs de cet état de choses. Nos troupes ont certainement fait leur devoir, mais l'héroïque Nation Belge tout en ayant fait plus que son devoir se devait à elle-même autant qu'à nous de défendre sa neutralité.

Nous attendions beaucoup de la loyauté et de la vaillance des Belges, mais nos espérances ont été déçues. Grâce à la valeureuse résistance de ces héros, la Belgique a permis à la France de compléter sa mobilisation. La Belgique entière en donnant son sang, son territoire, sa capitale, a rendu Liège et Anvers aussi célèbres que Thermopyles et Marathon.

Frères Belges, il y a soixante-trois ans, nous vous avons apporté l'Indépendance, maintenant vous payez cette dette au centuple. Dans les siècles à venir nos enfants ne pourront jamais prouver assez de gratitude et d'amour.

Voilà quelques mots qui sont bien simples, mais qui sûrement trottent droit au cœur de tous les pioupioups de France.

Eux aussi feront leur devoir, et à l'exemple de leurs frères de Belgique, sauront vendre chèrement leur vie pour défendre ce que tout homme de cœur a de plus sacré au monde, ces deux mots qui flamboient en lettres d'or sur les drapeaux des régiments français: HONNEUR ET PATRIE. ALBERT DARYOL.

L'oeuvre française au Maroc

Les Explications du Général Lyautey.

"La dépêche": Le général Lyautey a présidé à Casablanca, mardi, le banquet de la colonie française.

Dans un long discours, il a rappelé l'accueil que la population de Casablanca lui a fait lors de son débarquement en 1912. Une modification, a-t-il dit, s'est produite dans la situation du Maroc français, unifié par les opérations des généraux Baumgarten et Gouraud. Puis le résident général a ajouté:

On a réuni les deux tronçons de l'empire chrétien, agrandi par la belle campagne du général Henrys qui, établi sur l'Oum-el-Rabia, a porté notre occupation sur la ligne droite, réunissant Agadir à Taza, donnant ainsi à nos possessions une structure solide et une configuration harmonieuse. Nous avons suivi la ligne de conduite que nous nous étions fixée.

HYDRO-THERMASS.

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Bains, de 8 à midi; massages de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six semaines pour \$5.00. Chiropodiste, manucures, dorures \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

suite l'œuvre médicale, les hôpitaux fondés et la poussée croissante de réalisations dans tous les domaines: postes et télégraphes, où le chiffre des recettes a doublé, dans l'armée ou en matière agricole.

Le général constate que, malgré tant d'efforts de ses collaborateurs et malgré de tels résultats, un malaise se fait sentir dont on recherche les objets et les causes. Les objets sont le commerce, les entreprises, les acquisitions de terrain, l'assiette de la propriété, les transactions et les litiges avec les indigènes. Les causes peuvent se résumer en quelques mots: incertitude et insécurité du régime foncier. L'immatriculation est le seul remède, elle sera appliquée avec la plus grande célérité possible.

Quant à l'exercice de la justice indigène, un texte précis déterminant son fonctionnement paraîtra prochainement. Abordant la question des impôts, le résident dit qu'il faut faire appel aux propriétaires et aux consommateurs en établissant des impôts nouveaux, car les impôts actuels au Maroc ont un rendement insuffisant. Il sera fait appel au concours de chacun après un examen attentif de tous les intérêts.

Le général Lyautey regrette que le contact ne soit pas assez étroit entre l'administration et les colons. La situation sera améliorée grâce à la création des organismes nouvellement constitués: municipalités, Chambres de commerce et d'agriculture. Ces institutions improvisées se transformeront peu à peu en organismes agissant avec lesquels les chefs de régions auront à vivre dans un contact étroit.

En terminant, le résident a fait l'éloge des troupes qui en donnant sans compter leur sang et leur fatigue permettent de réaliser l'œuvre du développement économique et de l'extension du domaine français.

Il est probable que le résident général au courant des vives attaques dont il est l'objet en France de la part de M. Clemenceau et de certains groupes radicaux, a voulu faire une réponse indirecte.

Le résident passe en revue les travaux accomplis par l'administration, où tout fut improvisation; installation, matériel, personnel.

Le général Lyautey retrace la création de l'organisation judiciaire; des codes simplifiés et accouplés sont promulgués; les tribunaux fonctionnent avec activité, expédiant en un mois près du triple d'affaires qu'ils avaient expédiées dans le trimestre précédent. Les écoles se multiplient et regorgent d'élèves. Il y avait en décembre 1912 753 élèves européens et 643 indigènes; il y a aujourd'hui, 4,351 élèves européens et 2,853 indigènes, ce qui avec les élèves de l'alliance israélite donne une armée scolaire de 10,600 élèves.

Le général Lyautey retrace en-

Planchers Sanitaires

À l'épreuve des rats et de l'humidité. Posés d'après les ordonnances de la ville. DEMANDEZ NOS PRIX. Téléphone Main 4601. The App Roofing Co. 888 avenue Howard. 18001-87

BOUTONS EN CELLULOÏD faits à la Nouvelle-Orléans

Tous les modèles. J. EARL ROGERS, 307 Exchange Place. 28 juil.-1er mar dim

Feuilleton de l'Abcille de la Nouvelle-Orléans

No. 9 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE (suite)

Puis il commença à lui sembler flatter qu'elle fut princesse; non pas une princesse tiéohue, une de celle qui, à l'étranger, courent les pensions bon marché, mais une vraie princesse russe, avec de l'argent en poche, des relations, vivant au milieu d'une installation luxueuse. Cela seul l'eût satisfait; elle aurait pu lui être utile par la suite, l'aider, le protéger; c'est été suffisant. Mais Anna Alexandrovna, en femme qui sent qu'avec chaque jour s'en vont la jeunesse, la beauté, le charme, voulait se l'attacher par quelque chose. Elle sembla d'argent; lui faisait des cadeaux. Presque tout l'ameublement de son appartement sur la Newsky avait été acheté par elle.

aimé, étant venue chez lui, elle remarqua, entre deux baisers, qu'il n'y avait ni bronzes, ni tableaux. — Pourquoi? — Cela coûte trop cher, expliqua-t-il. Après mes débuts, quand j'aurai un engagement, j'en achèterai. Mais, à présent, il me faut économiser l'argent. Elle se mit à le prier de lui permettre de lui faire cadeau de tout ce qu'il fallait. Il refusa, mais elle le pria, le pria tellement? De plus, les instincts de sa race se réveillèrent en lui. Il voulut tout à coup prendre, prendre le plus possible, s'entourer de luxe, tout cela sans bourse délier. Il se souvint de son père, assis chez lui, à Vilna, derrière le grillage de la caisse, fourrant ses doigts crochus dans les tas d'argent qu'il avait gagnés.

Alexandre Jacobovitch n'était encore qu'un gamin fort sale, qu'il était déjà possédé de l'enivrement d'avoir le plus d'argent possible. Il aurait suivi les traces de son père, mais un simple incident perdit tout: il fut un jour surpris au moment où il s'appliquait à cueillir dans la table de son père, quelques pièces d'or à l'aide de pinces passées par une petite fente. L'usurier entra en fureur, maudit son fils, et le poursuivant d'une inflexible colère Israélite, le dénonça au collège du chef-lieu, obligeant ses chefs à l'exclure.

Alexandre Jacobovitch se rappelait, tout cela sans colère, convaincu qu'il n'avait rien perdu; son avenir artistique se dessinait devant lui comme une longue suite de revenus sans fin, de présents, de cadeaux, d'amoureuses aventures qui ne lui coûteraient rien.

Il savait son prix, celui de sa voix qu'il méprisait, ne se pressant pas de monter sur la scène, espérant à finir ses études pour augmenter la force de ses sources de revenus. Seul chez lui, il se regardait dans la glace pendant des heures entières, étudiant sa figure; et il l'avait étudiée au point que constamment, à chaque mouvement, il se voyait, sachant comment se bien placer pour que la lumière tombât avantageusement sur son visage, sur toute sa silhouette recherchée. Il avait conscience que toute sa force résidait dans sa beauté, et principalement dans sa voix, que pour cette raison, il ne fatiguait pas. Quand on le lui demandait, il chantait, surtout si les femmes l'en priaient; mais il choisissait toujours quelque chose de facile, de peu fatigant, saisissait par l'expression chaude et douce du son, touchait les femmes au vif.

Il évitait les hommes, comprenant qu'il leur devait être antipathique. Puis il était emprunté dans la société des hommes, ne se sentait pas avec eux sur son terrain, sachant qu'il était difficile de les charmer par la seule musique de sa voix. Avec les femmes il était dans son élément. Chacune de ses paroles plaisait; le seul son de sa voix provoquait l'enthousiasme. Nul ne savait être plus doux, plus caressant ne savait comme lui éveiller mille sentiments par un mot inachevé.

Et le temps passait vite pour la princesse quand il était assis avec elle dans son boudoir et parlait de son amour... Quelques instants avant le thé, ils passèrent au salon. On appela Varia; elle se mit au piano. Nadia, Génia et Miss Lill arrivèrent, s'apprêtant à écouter avec recueillement. Derrière elles, parut Serge. Il s'ennuyait de travailler, et il était encore trop tôt pour aller souper. De plus, il voulait dire des insolences, comme cela, sans raison. Pendant que Gutchtal chantait, il était assis, les yeux à demi fermés, méprisant, renversé sur le dossier du fauteuil, relevant le menton et l'air empreint d'un fort ennui. Nadia écoutait avec plaisir, mais ne regardait pas Gutchtal; il n'était pas un parti. Mais Génia, pleine de vie, de passion vague, ne le quittait pas des yeux. Miss Lill souriait bêtement.

— O, yes, very well! soupirait-elle pendant que les doigts de Varia parcouraient rapidement les touches. — Allez l'embrasser, lui chuchota moqueusement Serge. Elle se redressa, l'air offensé: — Non, non! (1). — Après avoir chanté deux romances, Guechtal se pencha vers Varia. — Vous n'êtes pas fatiguée, demanda-t-il? — Non Est-ce qu'il est fatigué d'accompagner! Elle se tourna vers lui et s'étonna de la tendresse de son regard. C'était la première fois qu'il la regardait ainsi. Auparavant, on eût dit qu'il ne faisait pas attention à elle. Elle sourit gauchement, troublée; et le ténor la fixait de son regard tendre, aimant, et qui comprenait tout. Tout ce qu'il se rendit compte qu'il pouvait lui plaire aussi s'il en prenait les moyens, et les moyens il fallait les prendre. Elle était remarquablement jolie, en ce moment, surtout que e chant l'avait touchée, émue... Pourquoi non? Il se redressa et dit d'une voix sèche et contenue. — Dans ce cas, ouvrez ce cahier. Voyez si ce n'est pas trop difficile pour vous? Et il se détournait d'elle, engagea la conversation avec la princesse sur la musique de Verdi, s'exprimant en phrases rabâchées et toutes faites, mais les ramenant d'un regard plein de chaude tendresse. Il savait comment regarder chacun, à chacun il savait comment parler.

Serge remarqua cette émotion passagère et le regard du ténor. Un sentiment de jalousie lui serait maladroïtement le cœur. Il se leva, ferma les poings, puis retomba contre le dossier du fauteuil.

— Cela n'en vaut pas la peine, décida-t-il; être jaloux, faire des reproches, s'humilier... tout cela est stupide. On ne m'aime pas, pas besoin... Je n'aime pas non plus.

En son âme se faisait un vide, un froid. Tout, autour de lui, semblait gris, bête, commun. Il attendait, vite donc onze heures. Alors, il irait s'amuser. Le décalé, le rire grossier des femmes le pousseront, l'exciteront. Et ici, c'est l'ennui. Cette immense goule juive le met hors de lui.

Aux romances russes succéda l'"Addio bella Napoli" obligatoire.

Varia se rendit dans la salle à manger, au samovar. Miss Lill, exécrablement, faisait infuser le thé.

— Admirable! Admirable! s'exclama Génia. Alexandre Jacobovitch va avoir un énorme succès, et à son bénéfice...

— Je n'aurai probablement pas de bénéfice, dit Gutchtal d'un sourire enchanter.

— Comment? Est-ce possible? Quel dommage! le plaindre, l'envier, la princesse et ses deux filles; cependant, vous ne le savez pas encore, vous n'avez engagé aucun pour-parler avec la direction.

— Il est difficile d'obtenir un bénéfice.

— Et grâce à Dieu, dit Serge, si à tous les ténors on donnait un bénéfice, le diable sait ce qui se passerait avec nos dames. L'an dernier, au bénéfice de Masini, je crois, j'ai voulu prendre un billet (je ne savais ou me fouir) et ne pus m'approcher de la caisse. Elle était presque assiégée par des dames, des revendeurs